

Le Barbier de Séville aux Chorégies d'Orange 2018



FRANCE 3, 1er août 2018, 22h20. ROSSINI : Le Barbier de Séville. Farce italienne. Grosse désillusion pour les spectateurs de France 3 et les festivaliers des Chorégies d'Orange 2018 : le ténor américain Michael Spyres, garant d'une grande finesse vocale démissionne finalement, renonçant à chanter à Orange cet été, le rôle du comte Almaviva ... dans Le Barbier de Séville de Rossini. Ce dernier, séducteur de la jeune Rosine, pourtant promise à son tuteur le vieux Bartolo, réussit à enlever la belle grâce à la complicité du factotum, Figaro. Voilà qui fait encore davantage regretter la diffusion de cet opéra bouffe du compositeur italien, quand plus saisissant mais moins connu, le Mefistofele de Boito également programmé à Orange cet été 2018 est d'une toute autre qualité. [LIRE notre compte rendu critique de Mefistofele de Boito aux Chorégies d'Orange 2018 avec Erwin Schrott dans le rôle de Mefistofele.](#)



Une laryngite aura eu raison du ténor américain, d'autant plus apprécié en France qu'il s'est depuis peu affirmé dans l'opéra romantique français (cf son [Faust de Berlioz à Nantes sept 2017 Damnation de Faust : LIRE notre compte rendu développé](#)). Prévue les 31 juil puis 4 août, cette production verra donc les débuts du ténor roumain Ioan Hotea (salué par le Concours Operalia 2015). A ses côtés, le Figaro tonitruant et pas toujours subtil de Florian Sampey, dans la mise en scène très décriée de **Adriano Sinivia** qui place l'action sévillane originelle dans les décors et délires de Cinecittà. Composé en 1816, l'ouvrage est devenu à juste

titre le joyau de l'opéra buffa italien, porté par **le jeune génie de Rossini, âgé de 24 ans**. Pas sûr qu'avec l'absence de Michael Spyres, cette production déjà vue, ne relève les défis de la partition avec l'intelligence et l'esprit requis, attendus, espérés.

Le jeu scénique multiplie (jusqu'à les user) les ficelles d'un concept qui a montré ses limites : l'opéra dans l'opéra (Carsen), le théâtre dans le théâtre, ou le cirque voire comme ici le cinéma à l'opéra. Ainsi les décors et les techniciens de l'usine à rêve (dans les années 1940 / 1950) à Cinecittà sont bien présents, permettant aux chanteurs moult tours de pistes qui se veulent désopilants et facétieux. L'action d'un rapt, est abordé à la façon d'une BD et ses grosses ficelles. A Lausanne par exemple, c'était l'excellent ténor américain John Osborne qui incarnait avec beaucoup de finesse Almaviva... Qu'en sera-t-il à Orange avec une distribution moins convaincante ?

Les chanteurs ici réunis sont moins connus pour leur sens de la nuance que leur vocalité démonstrative à toute épreuve. Des hauts parleurs plutôt que des acteurs capables de profondeur et d'intériorité. Car réduire Rossini à la farce est un contre sens de plus en plus agaçant. Or on sait combien l'humour devient magique quand il se marie à la finesse. C'est cette équation qui est la clé de l'opéra rossinien et que beaucoup de metteurs en scène et de chanteurs oublient trop souvent.

+ d'infos sur le site des Chorégies d'Orange 2018 :

<https://www.choregies.fr/programme-2018-07-31-il-barbriere-di-siviglia-rossini-fr.html>

[A Orange les 31 juil puis 4 août 2018](#)

[Sur France 3, mercredi 1er août 2018 à 22h](#)

Sur France 3 et culturebox, mercredi 1er août 2018, 22h20
([Culturebox](#))

<https://culturebox.francetvinfo.fr/opera-classique/opera/choregies-d-orange/le-barbier-de-seville-de-rossini-aux-choregies-d-orange-2018-276977>

Diffusion France 3, mercredi 1er août 2018 à 22h20 / durée :
2h 25min – Livret de Cesare Sterbini d'après la comédie Le
Barbier de Séville ou La Précaution inutile de Pierre-Augustin
Caron de Beaumarchais

Metteur en scène : Adriano Sinivia

Chef d'orchestre : Giampaolo Bisanti

Orchestre national de Lyon

Production déjà produite à Lausanne (2009), Monte Carlo et
Avignon.

Distribution □ LE COMTE ALMAVIVA : Ioan Hotea

DON BARTOLO : Bruno De Simone

ROSINA : Olga Peretyatko

FIGARO : Florian Sempey

DON BASILIO : Alexeï Tikhomirov

BERTA : Annunziata Vestri

FIGARELLA : Gabriele Ribis

AMBROGIO : Enzo Iorio

Cd, critique. Summer night
concert 2018 /

Sommernachtskonzert / Netrebko, Gergiev, Wiener Philharm. (1 cd SONY classical, Vienne, mai 2018)

CD, critique. Summer night concert 2018 / Sommernachtskonzert / Netrebko, Gergiev, Wiener Philharm. (1 cd SONY classical). Chaque printemps, le château de l'impériale Autriche, Schönbrunn sert de cadre à un grand concert classique en plein air. Ainsi ce nouvel opus du 31 mai 2018, invitant à diriger le Philharmonique de Vienne (argument de poids pour suivre l'événement), le russe (Tchéchène) Valery Gergiev, champion du Mariinsky de St-Petersbourg. Le chef a convié celle qu'il aura révélé au monde lyrique, devenue muse et étoile resplendissante du chant lyrique : Anna Netrebko qui est russe et aussi autrichienne (double nationalité).



2 ambassadeurs de l'âme russe à Vienne

**En duo, Gergiev et Netrebko
offre un plein air somptueux**

à Schönbrunn

Servante, Anna Netrebko l'est bien (Io son l'umile ancella / Je suis l'humble servante) : timbre peut sembler un rien fatigué et comme voilé avec une émission sombre, mais la justesse de l'intonation touche ce grand air presque tragique (d'Adriana Lecouvreur de Cilea, trop rare au disque comme au concert ou à l'opéra). Même ton de plainte recueillie, de prière humble, celle de Tosca où le soprano de Netrebko sait se montrer rond, profond, sombre, et de plus en plus large. Gérant son souffle avec une maîtrise absolue, la diva exprime la souffrance d'une âme amoureuse qui ne comprend pas pourquoi Dieu et la Vierge qu'elle a toujours honorés, l'accablent ainsi, au delà de tout (la cantatrice Flavia Tosca est inquiétée et forcée par l'infect baron Scarpia qui torture alors son fiancé, Mario Cavaradosi). Même sa Nedda, jeune âme enivrée devant le spectacle du vol des oiseaux libres, exulte sans effets ni mauvaises oeillades, le soprano portant et projetant les derniers aigus avec une belle franchise (Paillasse, 1892). Amoureuse, presque ivre, en proie aux vertiges passionnels, la diva irradie aussi en Mimi (La Bohème de Puccini), avec cette même qualité émotive que celle de son aînée, Mirella Freni, qui aura marqué le rôle aux côtés de Pavarotti : la sensibilité de l'interprète, le fil tissé de sa voix si chaude et sensuelle conviennent très bien à la couleur et au caractère de son timbre. Mais on sait qu'aujourd'hui, la diva s'oriente vers des emplois plus lourds (Lady Macbeth).

La fascinante plasticité sonore des **Wiener Philharmoniker** resplendit dans chaque section de ce potpourri qui prend soin de mettre en avant tous les pupitres de la séduisante phalange orchestrale.

Trompettes d'Aida (cuivres majestueux et d'un naturel détaché, d'une souveraine solennité), cordes sirupeuses et souples, ardentes et tragiques dans l'interlude de Cavalliera Rusticana

(au temps de Pâques) de Mascagni ; solitude et dénuement de Manon Lescaut au désert... dans l'intermezzo qui fait surgir soudainement un climat de pudeur et de douleur intime ... autant de réalisations qui montrent la capacité expressive des instrumentistes et la très belle sonorité toujours active quel que soit le caractère ; y compris dans la tension plus tendue, âpre de la scène extraite de Roméo et Juliette du génial Prokofiev : le portrait des amants de Vérone, le cynisme destructeur s'opposant à l'immensité de leur amour se développent sans entraves, sous la direction très nuancée, à la fois détaillée et amoureuse elle aussi, du chef russe. Parmi les bis (encores), Sang viennois de Johann Strauss II souligne combien cette musique sublimation d'un instant de jubilation dans la subtilité, coule en évidence dans les veines d'un orchestre magistral, devenu l'emblème du raffinement et de la culture musicale viennoise. Quelle autre ville / cité européenne peut en dire autant ?

Excellent programme, somptueux interprètes. Le classique en grand format et en plein air, gagne ses lettres de noblesse et de démocratisation grâce à de telles expériences.

2018 : Summer night concert / Sommernachtskonzert / Netrebko, Gergiev, Wiener Philharm. (1 cd SONY classical)

CD, critique. CONTINUUM : JUSTIN TAYLOR, clavecin. D. Scarlatti / Ligeti (1 cd Alpha déc 2017)

CD, critique. CONTINUUM : JUSTIN TAYLOR, clavecin. D. Scarlatti / Ligeti (1 cd Alpha déc 2017). Né en Angers en 1993, Justin Taylor se distingue comme son confrère Julien Wolfs (de l'ensemble Les Timbres, – autre virtuose habité du clavecin) parmi les clavecinistes actuels les plus inspirés ; non pas les plus doués, techniquement souverains : ils sont nombreux,



mais avec ce supplément d'âme qui fait du clavecin, l'instrument du souffle et des affects *baroques*, comme on dit du piano, qu'il est le chant du sentiment *romantique*... Digitalité filigranée grâce à un clavecin précis, d'une rare éloquence cristalline (un Ruckers-Hemsch 1636-1763), et surtout un rubato qui architecte l'écoulement dès les premiers Scarlatti, le jeu et l'approche du jeune Taylor ne cesse de nous éblouir. Il échafaude tout un jardin musical où le sens de la construction sait aussi respirer et articuler avec une clarification énergisante. Qu'il s'agisse de morceau de trépidation (première Sonate K141) ou dans l'extase à peine marquée, d'une suspension rêveuse (l'aria qui suit K32), le jeune claveciniste montre une aisance technicienne associée à une superbe intelligence poétique.

Justin Taylor ose de nouveaux mondes sonores, de Scarlatti II
à Ligeti

Tous les horizons du clavecin, machine exploratoire



Taylor construit un programme qui fait dialoguer Scarlatti et Ligeti, passage des styles a priori abrupt voire acrobatique mais d'une grande évidence en réalité dans ce jeu sonore qui place le clavecin au centre

d'une réflexion plus critique sur l'instrument et ses ressources abstraites, expressives, poétiques. Qu'ont à faire ensemble, ainsi réunis en une arène improbable, le protégé de son père Alessandro, et bientôt favori de la Reine Maria Barbara à Madrid, et l'exilé, entravé, interdit d'instrument, Ligeti passant de Transylvanie à la Roumanie ? Le Napolitain séduit par sa virtuosité immédiate, solaire, embrasée ; l'Autrichien ne cesse de saisir par son questionnement visionnaire et prophétique auquel le son pincé du clavecin apporte une résonance inquiète, tendue, faussement abandonnée... D'un côté l'exaltation rêveuse de Scarlatti (dans ses rythmes impossibles, plus ibériques qu'italiens et qui citent souvent le fandango de la guitare), de l'autre l'interrogation permanente de Ligeti, âme sans attaches, plutôt conscience universelle qui trace de nouvelles frontières ? Mais entre eux, se développe au delà de la forme, l'imaginaire voire le délire d'une question toujours posée : cf la Passacaille ungherese (décembre 1978), qui combine baroque et tension hongroise, comme l'équation inextricable d'un doute, d'un sentiment d'indécision continu. Il est fascinant d'écouter le bavardage

presque envahissant de Scarlatti qui suit dont les passages harmoniques et les séries de grilles tentent aussi à ce questionnement hors du temps.

Dans Hungarian rock, intitulé aussi Chaconne, nouvelle révérence au Baroque, Ligeti atteint une transcendance du rythme et de la danse qui construisent au final une déconstruction consciente de la forme musicale : là encore se développe cette question : où vais-je ? pourquoi ? comment ? Dans ce sens critique et expérimental où rien ne semble figé, Ligeti va plus loin encore dans « Continuum » (1968) justement qui donne son titre à l'album de Justin Taylor : la répétition apparemment statique et régulière, produit une vibration qui est le souffle même des métamorphoses, tissant in fine ce continuum presque linéaire où Ligeti voyait une poétique de la mécanique (celle de l'imprimerie de son oncle) : on reste convaincu par la maîtrise nuancée et hagogique du claviériste, qui semble totalement séduit par ce jeu sonore et technique, lequel questionne dans toutes les directions possibles (et audibles), les ressources de l'instrument.



Au terme de ce voyage sonore en immersion dans la mécanique et la sonorité du clavecin baroque, Justin Taylor trouve ce point de partage qui relie Scarlatti II à Ligeti, unis au delà des siècles par une même pensée critique sur la sonorité du clavecin. L'audace et la justesse du programme sont remarquables. Car il ne s'agit pas de savoir bien jouer. Il faut encore pour servir la musique, oser toujours de nouvelles perspectives qui élargissent l'expérience de la musique, au disque et au concert. Bravo l'artiste !

CD, critique. CONTINUUM : JUSTIN TAYLOR, clavecin. D. Scarlatti / Ligeti (1 cd Alpha déc 2017). CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2018.

Salzbourg 2018. La Flûte Enchantée de Mozart sur ARTE



TELE. ARTE, samedi 4 août 2018, MOZART : La Flûte Enchantée. Ce pourrait bien être la production phare de cet été à Salzbourg : La Flûte enchantée de Mozart, éternel et inusable conte lyrique dont la féerie et la hauteur morale touchent toujours avec autant de puissance comme de finesse. Mozart ne laisse pas seulement un opéra maçonnique (qui commence dans les ténèbres de l'ignorance : l'empire de la Reine de la Nuit ; puis porte inéluctablement vers son final lumineux, éblouissant, à mesure que la vérité du temple et la noblesse d'âme de Sarastro se dévoilent...), pénétré par l'esprit et les valeurs des Lumières (sagesse, discrétion, mesure, loyauté), un opéra en langue allemande noblement populaire, un sommet d'écriture, autant virtuose que d'une sincérité désarmante, c'est aussi surtout un nouvel ouvrage où le compositeur lui-même très fin analyste du cœur et de l'âme humaine, exprime les sentiments humains avec une poésie désarmante. En cela l'acte II (car le I est un cadre où s'exposent les protagonistes comme s'ils se présentaient au spectateur), est le plus passionnant. Tous les

registres de ce drame à clés, rituel d'initiation, conquête par Tamino des valeurs morales qui le conduisent au coeur de sa promise Pamina, facétie et drôlerie du personnage de l'oiseleur Papageno (double prosaïque du prince Tamino)... Au delà des situations, c'est bien l'ordre du monde et de la société qui se précisent, à travers la lutte du bien contre le mal (Reine de la nuit contre le gardien du Temple, Sarastro)... présence protectrice des 3 garçons, guides de Tamino et Papageno dans leur cheminement formateur / provocations masquées des 3 dames (créatures instruites par la Reine de la Nuit pour manipuler, séduire, tromper...). De sorte qu'ici règne le monde des illusions face auxquelles Mozart et le librettiste (et directeur de théâtre) Shikaneder (lequel jouait aussi à la création à Vienne en 1791, le rôle de Papageno, si proche du peuple), inventent un nouvel opéra et dévoilent les vertus du discernement et de la culture. Mêmes trompés par la Reine de la Nuit et ses dames, le prince Tamino distingue le vrai du faux, détecte la sincérité sous le masque de la flagornerie... Les apparences trompent ; jamais la réalité de l'âme. Il ne faut pas se tromper sur ses vrais amis. Si tant est que nous soyons capable comme Tamino (initié par Sarastro) de les identifier en démasquant les escrocs déguisés.

Parmi les temps forts et les scènes essentielles de l'acte II, ne pas manquer en particulier ces **3 tableaux éblouissants par leur force poétique et émotionnelle**:

1- SAGESSE et PROTECTION DE SARASTRO... Dans l'acte II, les masques tombent. La Reine de la nuit qui soignent chacune de ses apparitions à Tamino, feignant de le mener vers l'amour (de sa fille Pamina dont le jeune homme est tombé amoureux), dévoile son âme noire et manipulatrice. C'est Sarastro qui en une marche d'introduction à l'acte, expose ses projets : il fera triompher l'amour naissant entre Pamina et Tamino pour éradiquer le Mal tenace (La Reine de la Nuit) : son grand air, claire référence à la sagesse de l'Egypte ancienne (O Isis und

Osiris) exprime cette vision lumineuse où l'Amour sincère sort vainqueur.

2- PAMINA TORTURÉE... Alors que Tamino sait contrer chaque menace et séduction des 3 Dames (qui n'hésitent pas à parler de Sarastro comme d'un diable), l'infâme geôlier Monostatos qui détient prisonnière la pauvre Pamina, tente de la séduire et de la violenter (air : Alles Fühlt der Liebe Freuden) : violence faite aux femmes, la scène est une torture pour la jeune femme, manipuler par sa mère qui lui enjoint aussi de poignarder Sarastro (air : Der Hölle Rache). Mais le sort de Pamina n'est pas fini : elle croise Tamino alors en plein vœu de silence, et s'oppose au mutisme de son promis. Abandonnée, trahie, Pamina songe à la mort dans l'air le plus bouleversant de l'opéra : Ach, ich fühl's.

3- AMOUR VAINQUEUR... le rituel initiateur s'achève pour Tamino qui doit prouver sa valeur morale. Deux hommes d'armes le conduisent vers son ultime épreuve pour laquelle il a souhaité que Pamina soit à ses côtés (Tamino mein!). Contre tempêtes et catastrophes, agressions et obstacles en tout genre, le couple uni protégé par la flûte enchantée, traverse sain et sauf les périples. La musique maçonnique, au moyen de l'orchestre et du chœur affirme ici l'inspiration la plus éloquente de Mozart qui construit ensuite un final éblouissant (comme les oratorios de Haydn, La Création et Les Saisons), dont l'éclat chasse les ténèbres (Reine de la nuit, dames, Monostatos sont engloutis) : l'amour et la valeur morale triomphent.

La nouvelle production présentée au Festival de Salzbourg devrait séduire, comptant un chef réputé pour son sens du détail ; mais aussi un plateau vocal dominé par **le Sarastro de Mathias Goerne...**



TELE. ARTE, diffuse la production de Salzbourg, en direct, le samedi 4 août 2018, à partir de 20h45.

Distribution :

Sarastro – Matthias Goerne

Tamino – Mauro Peter

Königin der Nacht – Albina Shagimuratova

Pamina – Christiane Karg

Papageno – Adam Plachetka

Papagena – Maria Nazarova

Erzähler: Klaus Maria Brandauer

Konzertvereinigung Wiener Staatsopernchor

Wiener Philharmoniker

Direction : Constantinos Carydis

Mise en scène / régie : Lydia Steier

LIRE aussi la présentation de La Flûte Enchantée depuis Salzbourg 2018, [sur le site du Festival de Salzbourg, Autriche 2018](#)

Production déjà diffusée sur

RADIO, BR KLASSIK en direct du Festival de Salzbourg

Vendredi 27 juillet 2018, 19h

<https://www.br-klassik.de/programm/radio/ausstrahlung-1461938.html>

CD événement, critique. VINCI / HANDEL : DIDONE ABBANDONATA (1737) – 2 cd DHM (nov 2016)

CD événement, critique. VINCI / HANDEL : DIDONE ABBANDONATA  (1737) – 2 cd DHM (nov 2016). Jeu de styles, apport du « Pasticcio », admiration haendélienne ... admirateur de son prédécesseur à Naples, **Leonardo Vinci** (comme le peintre de la Renaissance mais sans la particule), Haendel reprend et adapte à Londres, l'opéra primitif de Vinci, sa *Didone Abbandonata* / *Didon abandonnée*, tragédie sentimentale dont il fait une synthèse de l'amour tragique en 1737 (pour l'audience londonienne de Covent Garden). La production ici enregistrée à Berlin en nov 2016, a été présentée dans le cadre de « l'Hiver Baroque de Schwetzingen » (dont le chef fondateur de **Lautten Compagney**, **Wolfgang Katschner** fut le directeur de 2012 à 2016). Son ensemble berlinois Lautten Compagney dont le sens de la brillance et de la fluidité dramatique fait merveille, confirme une évidente affinité avec l'opéra baroque napolitain et haendélien.



On connaissait la **Didone de Jommelli** (compositeur napolitain du plein XVIII^e, qui admiré de Balzac, allait reprendre le même livret de Metastase) ; voici celle antérieure de Vinci (Rome, 1726), d'une subtilité inouïe, servie par une sensualité et un sens des affects dont on comprend qu'ils aient tant plu à Haendel lui-même. C'est une relecture, et une réappropriation dramatique très intelligemment pilotée par Haendel à Londres en 1737, alors que Paris assiste à la révolution lyrique menée par

Rameau (création scandaleuse d'Hippolyte et Aricie en 1733) : à l'image de la couverture, quand Handel redécouvre Vinci, William Turner au XIX^e revisite les paysages marins du classique français, Claude Lorrain, ce qui lui inspire une sublime recreation originale sur le thème de la Didon bâtitresse, fondatrice de Carthage (voir la couverture du présent coffret). Voici donc ce style déjà « galant », et préclassique, qui allait définitivement étouffer l'opéra vénitien expirant (avec Vivaldi, impuissant bien que très actif), soit le standard napolitain destiné à régner sur l'Europe pendant tout le XVIII^e. Haendel allait imposer sa « marque » comme impresario et grand connaisseur du seria italien, avec ce pasticcio (dans lequel il place des airs de Hasse, Vivaldi... aux côtés de ses arrangements persos et des airs écrits par Vinci) ; pour triompher, – goût de l'époque oblige, Haendel invite à Londres, deux chanteurs vedettes dans les deux rôles principaux : Didon et Enée, soit la soprano fétiche Anna Maria Strada del Po (Vinci avait confié le rôle au castrat Giacinto Fontana dit il Farfallino), et le castrat alto Gioachino Conti (venu de Dresde). Haendel n'en est pas à son premier « Vinci » : il s'est très largement inspiré de la Partenope du Napolitain pour composer la sienne (1730). De fait, il y a bien chez Vinci, – maître de Pergolèse, un sens inné de la vibration émotionnelle, une franchise de ton qui n'appartient qu'à lui et qui a probablement marqué et inspiré continûment Haendel tout au long de son travail ; en particulier dans les années 1730, où le Saxon tente d'établir un festival permanent d'opéra seria italien à Londres...

Somptueuse résurrection

Révlée par Haendel, la Didone de Vinci rayonne, servie par l'ensemble LAUTTEN COMPAGNEY





Comme connaisseur et collectionneur avisé et génial de sentiments humains, **le quinqu Haendel, spécialiste de l'opéra italien**, coupe et va à



l'essentiel, réalisant de l'opus de Vinci, créé originellement à Rome en 1726, soit 10 années avant l'opération du Saxon, un drame prenant, percutant, où file la course impuissante et sublime qui mène la Reine de Carthage, Didon, d'un amour embrasé pour Enée (le Troyen en exil, destiné à fondé Rome) vers un suicide enténébré. Illustrations : à gauche, HAENDEL / à droite : Leo VINC). **En cet hiver berlinois de 2016, la réalisation musicale et stylistique menée par Wolfgang Katschner est en tout point admirable** : elle témoigne de l'engouement de Haendel en terre italienne ; son affection pour l'expressivité opératique de l'Italie contemporaine (ou quasi), son adhésion à l'esthétique napolitaine qui privilégie l'exaltation des passions et des affects, – exacerbés par le culte de la vocalise acrobatique, cependant « adoucie » par un raffinement nouveau dans l'essor mélodique et l'écriture pour l'orchestre. En génie comptable du drame, Haendel raccourcit les récitatifs originaux ; il s'intéresse principalement au réalisme de chaque situation psychologique ; il en ressort une galerie de portraits particulièrement caractérisés où perce la dignité tragique et très humaine de Didon (**Robin Johannsen**, au timbre flûté, plutôt étroit comme un castrat masculin, mais percutant, référence évidente à la figure du castrat très applaudi à la création romaine, Giacinto Fontana), le profil inflexible et héroïquement intouchable de l'Enée travesti de la mezzo **Olivia Vermeulen** ; Vinci et son librettiste ont ajouté un couple supplémentaire qui vient « parasiter » et aussi exacerber celui principal (Didon / Enée), soit Iarba et Selene (chacun amoureux respectivement des deux premiers) : **Antonio Giovannini**, haute contre énergique et précis au très bel abattage ; **Julia Böhme**, timbre ample et velouté, affirmant l'intensité du désir... servis par des chanteurs d'un haut

niveau (précision, intelligibilité, articulation, intonation...), le drame psychologique gagne une acuité frappante qui renouvelle la perception du drame antique.

Seul ombre au tableau, car en dessous de ses partenaires sur le plan vocal, le ténor japonais Namwon Huh (Araspe), certes doté d'un beau timbre, mais au style réduit et répétitif, au maniérisme hors sujet, et à l'articulation de l'italien bien peu orthodoxe (avec des fins de phrases d'une flottante imprécision, et des aigus trop tendus) ; de toute évidence, voilà un jeune chanteur trop tôt poussé sur les planches et qui devrait revoir sa technique. De fait, son niveau rend instable une distribution qui était en tous points très cohérente.



La tenue de l'ensemble sur instruments anciens **Lautten Compagny / Compagnie du luth**, nouveau collectif berlinois, sait tisser la plus belle étoffe pour ce Vinci révisé / énergisé par Haendel ; du tact, de la nervosité, de la finesse pour une partition exemplaire, devenue standard du bon goût, élu par le Saxon, meilleur connaisseur de l'opéra italien à son époque, et de l'opéra tout court. De sorte que Vinci ne pouvait trouver meilleur adoubement et reconnaissance dans une version et lecture à laquelle le chef **Wolfgang Katschner**, serviteur zélé et inspiré de Porpora ou de Traetta – autres figures napolitaines-, apporte toute l'intelligence instrumentale et la sensibilité expressive nécessaire.

DHM Deutsche Harmonia Mundi a bien raison d'éditer cet enregistrement qui montre à Berlin, un regain d'activité sur la scène baroque. Le label nous offre de suivre aussi les réalisations d'un autre ensemble d'outre-Rhin, né en 2004, L'Arte del Mondo (Leverkussen) dirigé par le chef colonais

Werner Ehrhardt ([Lire notre compte rendu critique complet de l'opéra oublié, mais perle comique : La Scuola de'Gelosi de Salieri, 1783](#) – pendant du Così fan tutte mozartien

<http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-salieri-la-scuola-degelosi-werner-ehrahardt-3-cd-dhm-2015/>

Il reste essentiel grâce au disque de découvrir ce que les meilleurs interprètes « osent » ressusciter et défendre hors de l'Hexagone. Un vent rafraîchissant où en France où tend à répéter toujours les mêmes oeuvres défendues par les mêmes interprètes... Ce Vinci version Haëndel est une excellente surprise, le cd événement de l'été 2018, dans nos rayonnages baroques.

En savoir plus sur l'ensemble LAUTTEN COMPAGNEY

http://www.lauttencompagney.de/index.php?m=77&f=05_personendet ail&ID_Person=7

GIUSTINO de VIVALDI (1724)



France Musique, le 27 juillet 2018, 21h. VIVALDI: Giustino. En direct. POURSUITE DU CYCLE LYRIQUE VIVALDI à Beaune. Une tempête en mer, plusieurs batailles, un couronnement

spectaculaire..., Giustino de Vivaldi affirme la maturité accomplie du

compositeur vénitien, inspiré par l'histoire de Byzance. La partition créée à Rome en 1724, n'en met pas moins en scène des situations psychologiques d'une rare intensité, permettant à Vivaldi d'exprimer vertiges, égarements, désir des passions humaines. D'acte en acte, doute, suspicion, jalousie font leur oeuvre dans un cycle d'arias particulièrement ciselés dont l'écriture exige autant de virtuosité que de souffle dramatique, et de justesse émotionnelle. Stravinsky claironnant que Vivaldi se répétait, écrivant toujours le même Concerto (avait-il réellement bien mesuré le génie des Quatre Saisons ?) aura durablement empêché la juste estimation de l'oeuvre du Pretre Rosso. C'est aussi vrai de son catalogue opératique dont malgré une ébauche de résurrection (par le disque), le grand public a semblé apprécier la valeur... Aujourd'hui qui affiche les opéras du Vénitien, tout en jugeant objectivement de leur apport et de leur intérêt ? La mode a produit ses effets. Bien rares, les nouvelles productions d'un opéra de Vivaldi. Heureusement France Musique met l'accent sur Giustino grâce à cette soirée en direct de Beaune, résurrection attendue sous la baguette fine et musclée d'Ottavio Dantone.

Le plateau de solistes devrait incarner et caractériser chacun des personnages et leurs parties. C'est vrai des airs "Vedrò con mio diletto" (acte 1) et "Sento in seno" (acte 2) chantés par Anastasio ; "Ho nel petto" avec psaltérion solo chanté par Giustino (acte 2), ou encore "Or che cinto ho il crin d'alloro" chanté par Amanzio, "Sventurata navicella" et "Senti l'aura" par Leocasta, sans oublier l'invraisemblable "Per noi soave e bella", constellé de mélismes et vocalises en diable,

par Arianna... l'agilité et le sens du drame sont au coeur d'une partition musicalement prenante, aussi intense et exigeante qu'un drame haendélien. Le grand défi de l'opéra vivaldien est de s'affirmer malgré la concurrence de plus en plus sévère de l'opéra napolitain. Il met son sens du drame au service d'une conception à la fois efficace et poétique de l'action.



ANTONIO VIVALDI 1678- 1741
(1678 – 1741)
Giustino

DRAMMA PER MUSICA EN 3 ACTES, CRÉÉ DURANT LE CARNAVAL DE 1724
AU TEATRO CAPRANICA DE ROME.

LIVRET DE PARIATI D'APRÈS NICOLÒ BEREKAN

ACCADEMIA BIZANTINA

Direction musicale : OTTAVIO DANTONE

Anastasio : Silke Gäng, mezzo-soprano

Arianna : Emöke Barath, soprano

Leocasta : Ana Maria Labin, soprano

Amantio : Ariana Vendittelli, soprano

Giustino : Delphine Galou, mezzo-soprano

Vitaliano : Emiliano Gonzalez Toro, ténor

Andronico, Polidarte : Alessandro Giangrande, ténor

Diffusion en direct

CD, critique. SO FRENCH : Alexandre Doisy, saxophone (1 cd Klarthe)

CD, critique. SO FRENCH : Alexandre Doisy, saxophone (1 cd Klarthe) – Velouté (proche de la clarinette basse) et pourtant mordant (comme tuyauté et flûté), le timbre du somptueux saxophone d'Alexandre Doisy distille sa séduction sonore avec une étonnante intériorité suggestive dans le premier tableau : Impressions d'Automne

d'André Caplet (1905), riche en nuances d'un gris nostalgique, suspendu et rêveur comme surgi d'un songe encore envoûté. Même calme souverain, imperturbable, hors du temps réel et efficace dans le « Choral varié » de D'Indy (1903), auquel l'instrument en ondes rondes et sourdes, très bien tenues sur la longueur, apporte un galbe recueilli, avec cette couleur sombre et grave propre au compositeur français.



Le soliste fait de son instrument un véhicule inspiré

superbement chambriste aux accents surtout introspectifs, taillé pour le rêve, la réitération, le souvenir (voire une certaine gravité).

Le plus long tableau de ce récital titre et séquence rare au concert : « Légende » de Georges Spork, également début du siècle (1905) affirme plus nettement le timbre cuivré du saxo ; c'est une ample fantaisie plutôt très caractérisée et de plus en plus rêveuse : la pièce comme la majorité porte la dédicace à l'américaine et mécène Elise Hall, laquelle a commandité nombre de ces pièces composées pour le saxophone.

Récital français du saxophoniste Alexandre Doisy

Gravitas fruitée du saxo soliste

La Méditation de Thaïs confirme les mêmes dispositions pour le chant intérieur ; elle contraste avec la **Rhapsodie** plus libre et enjouée, d'une grâce aérienne de **Debussy** qui l'écrivit à l'époque de Pelléas et dont l'esprit à la fois continu et ondulant évoque aussi la souple texture du triptyque La Mer. Les deux instrumentistes (belles ondulations quasi « picturales » du piano de Claudine Simon) en expriment toute l'activité irrépressible et la caresse chantante presque enivrée et lascive comme l'ossature plus nerveuse.

Autre « Légende » ... celle de Florent Schmitt (1918) : l'opus est avec la pièce éponyme de Spork et la Rhapsodie de Debussy (d'une durée égale), la séquence la plus développée (plus de 10 mn) : évanescent, à l'énoncé liquide proche d'un Debussy énigmatique, sans omettre l'essor d'une tension parfois inquiète et plus agitée qui se relâche enfin dans un abandon

conclusif, la partition secrète un parfum d'enivrement irrésistible et ténu, très français, donc emblématique de ce récital de musique hexagonale d'où son titre « so french ». Au choix des pièces françaises, le saxophoniste ajoute aussi une dilection spécifique pour le timbre, la nuance, et la transparence, l'écoute naturelle des nuances, ... comme l'engagement plus théâtral et d'une franche vivacité narrative tel qu'il s'impose dans le court triptyque **Scaramouche de Milhaud (1939** : Brazileira bien dansant et chaloupé). Voilà des contrastes idéalement négociés qui sont encore rehaussés par le choix de l'ultime pièce : **Les Berceaux d'un Fauré lui aussi secret**, un rien sombre voire grave (1875). Très beau récital pour un instrument trop rare au concert dont Alexandre Doisy dévoile sans artifice, le caractère caressant, intérieur.



CD, critique. SO FRENCH : Alexandre Doisy, saxophone (1 cd Klarthe) – Enregistré en octobre 2015 à Paris (Studio Sextan). Label : Klarthe Records – Référence : 2810742115596 – EAN : 3149028107425. Le programme est rare, constitué de pièces très peu connues : il mérite donc le CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2018.

DVD, critique. VERDI : NABUCCO (Oren, Ganidze, août 2017 – 1 dvd Belair classiques).

DVD, critique. VERDI : NABUCCO (Oren, Ganidze, août 2017 – 1 dvd Belair classiques). VERONE, août 2017. Nabucco de Verdi gagne dans cette mise en scène très visuelle un regain de puissance dramatique qui régénère sa dimension politique. D'autant que le metteur en scène français, Arnaud Bernard a choisi d'écarter toute référence à l'Antiquité mésopotamienne, pour favoriser la transplantation dans l'Italie de Verdi, celle des révoltes et des patriotes contre l'Autriche, en particulier pendant les fameux 5 Jours, où la nation italienne s'est enfin unie pour chasser l'étranger et ce que constituer République.

De fait, le choix est légitime car à l'époque de sa création à la Scala de Milan (dont la façade et la salle sont représentées sur la scène des Arènes véronaises), Nabucco fut immédiatement applaudi, son chœur des hébreux, ultracélèbre, devenant l'hymne des républicains révolutionnaires. L'audience avait compris le parallèle : sur scène : les hébreux prisonniers des babyloniens ; dans la salle, les italiens soumis à l'Empire autrichien. De fait, le chœur Va Pensiero paraît chanté par des Italiens dans la salle scaligène : bel effet de mise en abîme, ou de théâtre dans le théâtre, ou de temps historique dans le temps réel contemporain... l'effet est convaincant car il exprime l'énergie et l'enjeu politique de



la partition verdienne.

Pour autant, les voix peinent à défendre l'action sur le même plan. On regrette d'une façon générale le manque de nuances quoique, en fin d'action et à mesure qu'il s'humanise, George Ganidze fait un Nabucco d'abord caricatural, puis presque bouleversant dans sa chute inéluctable. Même avis positif pour le grand prêtre de Jérusalem, Zaccaria (Rafal Siwek). Dans cette production hollywoodienne qui cherche surtout à impressionner, par le spectaculaire et l'outrance, l'orchestre s'en tire très honnêtement, trouvant un juste équilibre entre le fracas révolutionnaire et la plainte plus éthérée des hommes qui souffrent et vont bientôt se révolter.

VERDI : NABUCCO [DVD & BLU-RAY] – Vérone, août 2017. 1 DVD [Bel Air classiques](#)

Dramma lirico en quatre actes (1842)

Musique : Giuseppe Verdi (1813-1901)

Livret : Temistocle Solera

Nabucco : George Gagnidze

Ismaele : Rubens Pelizzari

Zaccaria : Rafał Siwek

Abigaille : Susanna Branchini

Fenena : Nino Surguladze

Grand Prêtre de Belo : Nicolò Ceriani

Abdallo : Paolo Antognetti

Anna : Elena Borin

Orchestre et Chœurs des Arènes de Vérone

Direction musicale : Daniel Oren

Mise en scène et costumes : Arnaud Bernard

MONTPELLIER. Recréation de Kassya, dernier opéra de Delibes (1893)



FRANCE MUSIQUE, le 21 juil 2018, 20h. **DELIBES : KASSYA...** Montpellier s'apprêt à vivre un événement lyrique en ce 21 juillet, avec la recréation du dernier opéra de **Léo Delibes**, *Kassya*, créé la même année que le *Werther* de Massenet : en 1893. A Montpellier c'est la soprano plus habituée au rôle de princesse noble et altière qui incarnera le personnage d'ambitieuse et séductrice : Kassya.

Delibes est décédé depuis 2 années (1891) et il appartient à d'autres après lui de piloter la diffusion de son ultime ouvrage théâtral. Malheureusement, le public n'adhère que moyennement aux raffinements de la partition qui sont gâchés par des interprètes en deçà des qualités requises : le ténor Etienne Gibert massacre la partie du personnage de Cyrille, lui qui a déjà chanté Gérard dans *Lakmé* en 1891, et semblablement sans comprendre rien des nuances et subtilités du caractère. Même la mezzo Emma de Nuovina tombe malade pour la première date de création... qui est déplacée.

Le livret s'inspire du roman de Sacher-Masoch, *Frinko Balaban* (publié en français en 1874) : l'histoire appartient au cycle des légendes galiciennes. En Galicie, aux pieds des Carpathes, Delibes place son action dans un village imaginaire (Zevale) en 1846, précisément, c'est à dire à l'époque des violentes

révoltes paysannes en Galicie polonaise contre les aristocrates. Il devait en découler l'abolition de l'esclavage (servage séculaire).

ACTE I : Cyrille, paysan destiné à conduire la révolte contre les seigneurs, est aimé de Sonia, sa sage cousine, cependant qu'il est viscéralement attiré par la belle bohémienne, Kassya : une sorte de nouvelle Carmen : sirène fatale à la sensualité souveraine. Une voyante prédit l'action à venir : si Kassya sera riche (et donc sacrifiera l'amour), Sonia sera heureuse...

ACTE II : le drame se resserre alors. Cyrille a écarté Sonia toujours amoureuse, à la faveur de Kassya qu'il aime éperdument : ils se fiancent mais le comte de Zevale jette son dévolu sur la belle bohémienne, et lui offrant sa fortune, son château, son titre, la future comtesse Kassya accepte de l'épouser. Cyrille est arrêté et forcé de s'enrôler.

ACTE III : deux années ont passé. Le soldat Cyrille a fini son service et retrouve au hasard d'un chemin enneigé, la belle Sonia qui l'aime toujours et son père, réduits à la misère par le comte et la comtesse de Zevale. La révolte gronde : Cyrille prend la tête des révoltés et tous se dirigent vers le château.

ACTE IV : le château de Zevale est assailli par les paysans. Cyrille empêche que la comtesse Kassya ne soit massacrée avec son époux.

ACTE V : c'est le triomphe de Cyrille et de ... Sonia. A l'origine, Delibes préfère composer la mort par suicide de Kassya qui implorant son ancien fiancé Cyrille, et constatant que celui ci l'écarte définitivement, se plante une lame dans le cœur, alors que le choeur nuptial pour les noces de Cyrille / Sonia se fait entendre.

Après 8 représentations, le directeur de l'Opéra-Comique, Carvalho retire l'ouvrage de l'affiche. Pourtant Delibes s'est renseigné sur la musique galicienne, ukrainienne et polonaise, (thème de la Dumka) notamment pendant son séjour de 1885. La volonté du compositeur pointilleux est claire, éviter un

melting pot globalement « slave » et distinguer c'est à dire caractériser musicalement, ce qui relève des chants des paysans ruthènes (ukrainiens), et la musique savante des nobles polonais... auquel il ajoute des éléments du folklore tzigane. Le tout sonne comme un opéra à proprement parler et authentiquement Europe centrale et de l'Est.

Reste que l'architecture de Kassya, plus opéra-comique que drame lyrique, enchaîne les différentes séquences caractérisées sans vraiment développer un continuum musical. Or l'époque est au drame continu, celui omnipotent, incontournable et envahissant de Wagner dont Lohengrin est repris dès 1891, puis L'or du Rhin et la Walkyrie en 1893 justement (mai). Malgré la finesse de son écriture et sa réelle sensibilité émotionnelle, Kassya passe pour une œuvre posthume décalée avec son époque et visiblement démodée, voire rétrograde. Qu'en sera-t-il à l'écoute directe de la partition ce 21 juillet à Montpellier et sur les ondes de France Musique ? Critique complète à venir sur CLASSIQUENEWS...

FRANCE MUSIQUE, le 21 juil 2018, 20h. DELIBES : KASSYA. Recréation. En direct depuis Montpellier, Festival de Radio France...Opéra Berlioz-Le Corum

Léo Delibes : Kassya

Opéra en 4 actes et 5 tableaux sur un Livret de Henri Meilhac et Philippe Gille, achevé et orchestré par Jules Massenet
Version de concert

Véronique Gens, soprano, Kassya
Anne Catherine Gillet, soprano, Sonia
Nora Gubisch, mezzo-soprano, Une bohémienne
Cyrille Dubois, ténor, Cyrille
Alexandre Duhamel, baryton, Le comte de Zevale
Renaud Delaigue, basse, Kostska (père de Sonia)
Jean-Gabriel Saint-Martin, baryton, Kolenati
Rémy Mathieu, ténor, Mochkou

Anas Séguin, baryton, Un sergent recruteur

Luc Bertin Hugault, basse, Un buveur, Un vieillard
Véronique Parize, soprano, Une paysanne, Une jeune fille
Christine Craipeau, mezzo-soprano, Une paysanne
Charles Alvez Da Cruz, ténor, Un autre marchand
Laurent Sérrou, basse, Second seigneur, Messenger
Jean-Philippe Elleouet-Molina, basse, Messenger
Xin Wang, basse, Messenger
Albert Alcaraz , basse, Messenger

Choeur de l'Opéra de Montpellier
Choeur de la Radio Lettone
Orchestre national Montpellier Occitanie
Michael Schönwandt, direction musicale

LIVRE événement, critique. Pauline Girard : Léo Delibes – Itinéraire d'un musicien, des Bouffes-parisiens à l'Institut (Editions Vrin, 2018)

✖ **LIVRE événement, critique. Pauline Girard : Léo Delibes – Itinéraire d'un musicien, des Bouffes-Parisiens à l'Institut (Editions Vrin, 2018).** ELEGANCE ROMANTIQUE. Enfin une biographie d'envergure et très détaillée sur un génie romantique français oublié, méconnu ou si peu apprécié à sa juste valeur : à part le ballet Copelia ou l'opéra Lakmé, que

connaît-on réellement de **Léo Delibes**, pur auteur hexagonal qui de ses maîtres au Conservatoire sut prolonger le métier musical entièrement dédié au théâtre ? La présente biographie très fouillée analyse la personnalité, sa vie, sa carrière, et bien sûr son oeuvre, riche, diverse, dont la continuité et la progression éclairent l'expertise d'un auteur qui éblouit en définitive par son talent d'orfèvre pour les voix et l'orchestre.

Léo Delibes (1836-1891) est formé dans le foyer familial, par sa mère et son oncle ; puis il rejoint le Conservatoire de Paris dans les classes de Benoist (orgue), Bazin (harmonie) et Adam (composition). Le Jeune choriste de 13 ans découvre l'opéra, son souffle, son imaginaire, tous ses possibles, en participant à la création du *Prophète* de Meyerbeer en 1849.

Doué, reconnu très rapidement, il peut faire jouer ses premiers ouvrages ; se partageant entre le métier d'organiste et celui d'accompagnateur au Théâtre-Lyrique. Sa carrière de compositeur dramatique débute à 20 ans, en 1856 avec plusieurs ouvrages bouffes, créés aux Folies-Nouvelles (le premier a pour nom Deux Sous de charbon), aux Bouffes-Parisiens et au théâtre des Variétés.

Il est chef de chœur au Théâtre-Lyrique et à l'Opéra, et ose d'autres genres : l'opéra-comique (*Le Jardinier et son seigneur*, 1863) ; surtout un premier ballet, *La Source* (1866 : partition impressionnante par son ruissellement mélodique et son orchestration très travaillée qui inspire à Edgar Degas, un tableau demeuré célèbre en 1867, preuve de la célébrité immédiate de Delibes à Paris) ; puis c'est un nouveau ballet, majeur : *Coppélia* ou *La Fille aux yeux d'émail*, créé à l'Opéra en 1870, – sujet fantastique et onirique qui reste l'un des plus célèbres ballet romantique français. Il a 34 ans. Mais la France sombre dans la terreur de la Commune, après la défaite du Second Empire.

Léo Delibes, génie oublié de l'élégance romantique



A partir de 1871, Delibes, jeune marié, se dédie à la composition, affirmant une nouvelle ambition et une inspiration tournée vers le raffinement (orchestration), l'élégance (mélodie), l'expressivité et la caractérisation (drame): un nouveau ballet *Sylvia* (1876), les opéras *Le Roi l'a dit* (1873), *Jean de Nivelle* (1880) et chef d'oeuvre absolument de la veine orientaliste, alors partagé par le peintre fameux et célèbre Gérôme :

Lakmé (1883). Ce dernier suscite un immense succès jamais démenti, depuis sa création : c'est que l'idylle sentimentale ailleurs fragile voire superficielle, renouvelle totalement le trio fondateur soprano, ténor, baryton (Lakmé, Gérald, Nilakantha) et sur le prétexte d'un orientalisme plus fantasmé que réaliste, gagne une profondeur et un coloris d'une puissance inédite. Professeur de composition au Conservatoire, il est élu en 1884 à l'Institut. C'est la consécration d'un parcours dont l'éclat social suscite bien des jalousies.

Wagnérien convaincu (car il assiste à la création de *Parsifal* à Bayreuth en 1882, puis de la Création de *La Walkyrie* à Bruxelles en 1887...), – comme Franck, son aîné, Delibes sait renouveler la leçon wagnérienne par une fraîcheur de l'inspiration, un souci de la transparence qui en font l'égal d'un Bizet (son contemporain, fauché trop tôt). A l'heure où le Festival Radio France ressuscite son ultime opéra ***Saskya*** (échec à sa création mais sommet sur le plan de

l'orchestration cependant), voici une biographie qui témoigne des recherches très avancées d'un compositeur passionné par le timbre, la couleur, la fluidité de la texture orchestrale, en cela annonciateur des Debussy et Ravel, maîtres futurs de cette élégance onirique qui allait s'imposer après la mort de Delibes en 1891. Lecture indispensable.



LIVRE événement, critique. Pauline Girard : Léo Delibes – Itinéraire d'un musicien, des Bouffes-parisiens à l'Institut – Vrin, collection « MusicologieS » – 432 pages – 17 x 24 cm / ISBN 978-2-7116-2800-1 – Parution : juin 2018. Titre élu

CLIC de CLASSIQUENEWS. Meilleur ouvrage dans la catégorie Musique Romantique Française de l'été 2018. Prix indicatif : 38 euros.

LIRE la présentation de l'ouvrage « Pauline Girard : Léo Delibes – Itinéraire d'un musicien, des Bouffes-parisiens à l'Institut », sur le site des éditions VRIN :
<http://www.vrin.fr/book.php?code=9782711628001>

APPROFONDIR

LIRE notre critique développée du [dvd Copelia \(Opéra de Paris, 2011 / Patrice Bart\)](#)

VOIR notre [reportage vidéo exclusif de LAKME présenté à l'Opéra de Tours, avec Julien Dran, Vincent Letexier, Jodie \(Janvier 2017\)](#)